



the philosophy of art magazine
25 Nov. 2025

CE MOIS CI DANS



6

Le premier geste

«Je suis là»

8

Le deuxième geste

«Je pense»

14

Le troisième geste

«Je panse»

20

«Je crée»

Ce qui reste du geste

- Numéro 1 (25 Avr. 2025) : «Forme, Fonction, Friction»
Numéro 2 (25 Mai. 2025) : «Intimité(s)»
Numéro 3 (25 Juin. 2025) : «Ce que la nature sait déjà»
Numéro 4 (25 Juil. 2025) : «Ce qui nous regarde dans l'ombre»
Numéro 5 (25 Aou. 2025) : «Fragments d'usage»
Numéro 6 (25 Sep. 2025) : «Présences cachées»
Numéro 7 (25 Oct. 2025) : «Elles étaient là»
Numéro 8 (25 Nov. 2025) : «Le geste de créer»

Édito

Il y a des mois où l'on avance avec certitude, porté par la cohérence d'un sujet, par l'énergie tranquille de la recherche. Et puis il y a des mois comme celui-ci, où le temps se rétracte, où l'attention se disperse. J'aurais pu repousser ce numéro, attendre d'avoir plus d'heures, plus de matière, plus de souffle. Je ne l'ai pas fait parce que quelque chose m'a frappé en silence : si je continue d'écrire ce journal malgré les semaines trop courtes, malgré la formation qui avale mes journées, ce n'est pas par devoir, mais par un geste. Un geste simple, obstiné, presque têtue. Celui de revenir vers quelque chose qui m'échappe et pourtant me tient debout.

Créer, parfois, n'est pas une ambition, c'est une manière de rester en mouvement. Une façon de sonder ce qu'il reste en nous quand la volonté se fatigue. J'ai longtemps cru qu'il fallait une grande idée pour justifier une page, une direction stable pour oser un numéro. Mais à force de chercher, je reviens toujours au même point : avant toute forme, il y a un geste. Le premier. Celui qui dit « je suis là », même si tout autour vacille.

C'est peut-être la même chose pour la photographie. Je n'en fais presque plus, et pourtant l'idée revient, par petites secousses. Non pas l'envie de produire une image, mais celle de réentendre ce petit déclic intérieur qui précède la prise de vue, ce moment où l'on se donne une chance de regarder autrement. La foi ne naît pas du résultat, elle naît du mouvement.

Ce numéro est donc un interlude, au sens le plus simple du terme : un entre-deux. Une courte halte pour réfléchir à ce qui précède l'œuvre, ce qui la dépasse, ce qui la rend nécessaire alors même qu'elle pourrait ne pas exister. Pourquoi créer encore, malgré l'usure, malgré le doute, malgré le temps qui manque ?

Peut-être parce que ne rien créer serait pire. Parce que le geste, même minuscule, même maladroit, maintient un lien avec ce qui nous anime. Parce qu'il nous sauve de l'immobilité.

Alors ce numéro ne cherche pas à conclure, ni à démontrer. Il tente seulement de cerner ce moment fragile où l'on continue, sans trop savoir pourquoi, mais en sachant que s'arrêter serait trahir quelque chose de plus profond que la fatigue. Un numéro plus court, oui. Plus philosophique, sans doute. Mais un numéro nécessaire, précisément parce qu'il naît d'un geste, et non d'un programme.

Le premier geste

“Je suis là ”

On imagine volontiers les peintures rupestres comme un début, un point zéro de l'histoire visuelle. Pourtant, leur force tient moins de ce qu'elles montrent que de ce qu'elles affirment. Avant même le bison, avant même la main soufflée contre la paroi, il y a ce geste simple : toucher la pierre pour dire « je suis là ». Une présence inscrite dans un monde.

Il serait tentant de croire que notre époque a dépassé cette impulsion primitive, que la technologie a transformé nos gestes en procédures rationnelles. Pourtant, il suffit d'observer les murs d'une ville pour constater que le besoin demeure. Sur un pont ou un tunnel, trois lettres surgissent, griffées à la bombe. Les graffitis qui ne signent rien de particulier, qui ne revendiquent pas un style mais une existence, prolongent exactement ce geste préhistorique : inscrire dans l'espace une trace suffisamment vive pour résister à l'effacement. Dans les espaces numériques, cette impulsion réapparaît autrement, les images

Photo de Vitor Paladini



ratées portent cette vérité. Un selfie flou pris au hasard dans une soirée pour "se souvenir du moment", un enregistrement de la jam fait sur le téléphone, sont des gestes plus que des messages. Ils transmettent un souffle, une précipitation, une sensation brute. Ils ne montrent rien, mais ils prouvent qu'on existe encore dans ce petit interstice entre l'intention et la forme.

Ce premier geste, qu'il soit tracé sur la roche, sur un mur ou dans un nuage de pixels, ne cherche pas la beauté ni la lisibilité. Il affirme simplement une présence, fragile, obstinée, presque enfantine. Une main qui touche le monde avant d'essayer de le comprendre.

Peut-être qu'avant toute image, avant tout sens, avant toute forme, il n'y a que cela : une volonté de laisser une trace. Une manière de dire, au fond, que disparaître serait pire que mal dessiner.

Photo de Vitor Paladini



Le second geste

“Je pense”

Il arrive qu'un geste ne cherche plus seulement à laisser une trace, mais à comprendre. Comme si la main, avant même l'esprit, posait les questions que la pensée n'ose pas encore formuler. Créer devient alors une méthode d'enquête, une manière d'interroger le monde en le redessinant.

C'est ce que montrent les travaux de Forensic Architecture, ce collectif qui reconstruit en trois dimensions des scènes de violence pour en dévoiler les angles morts. Leurs images ne sont pas des œuvres au sens traditionnel, elles sont des hypothèses matérialisées, des gestes qui cherchent à préciser une vérité que les récits officiels tentent souvent de dissoudre. Là où la photographie fige l'instant, eux réactivent l'espace. Là où le discours s'enlise, eux mesurent les ombres, les trajectoires, les impacts. Leur geste n'est pas esthétique, il est obstiné. Une manière de dire : si la forme ment, la reconstruction finira par parler.

Photo de Maxim Hopman



Eyal Weizman

LA VÉRITÉ EN RUINES



**MANIFESTE POUR
UNE ARCHITECTURE
FORENSIQUE**

Traduit de l'anglais
par Marc Saint-Upéry

Postface de
Grégoire Chamayou

La Verité en Ruines: Manifeste pour une architecture forensique - Eyal Weizman, editions Zone Books

ZONES

À l'autre extrémité du spectre, des artistes du glitch abîment volontairement leurs images. Ils introduisent le bruit, le pixel mort, la déformation numérique. Non pour produire un effet de mode, mais pour révéler ce que la perfection algorithmique s'efforce de cacher. Là où l'industrie promet des images lisses, maîtrisées, séduisantes, eux rappellent que chaque fichier est une matière, avec ses failles, ses limites et ses fractures. Le geste ici n'arrange rien, il dérange. Il montre que le numérique n'est pas neutre, qu'il est traversé de tensions, de filtres et de contrôles invisibles.

D'autres gestes se font plus monumentaux, mais tout aussi lucides. Quand Obey recouvre un immeuble d'un visage, ce n'est pas l'image qui compte, c'est la manière dont elle bouscule l'espace public. Une image de plusieurs mètres n'invite pas à la contemplation, elle impose une question. Qui pose ici le regard ? À qui appartient ce mur ? Que fait cette présence agrandie au milieu du quotidien ? Le geste dépasse alors le cadre, il devient une architecture provisoire, une manière de parler à ceux qui ne lisent pas les livres d'histoire.

Dans ces pratiques diverses, une même intuition circule : parfois, le monde ne peut être compris qu'en le mettant en forme, même si cette forme est temporaire, inconfortable ou inachevée. Le geste devient un outil de pensée, un levier pour révéler ce que les mots peinent à saisir.

Peut-être que créer pour comprendre, c'est accepter qu'on ne maîtrise jamais totalement la forme. Que la main tâtonne, mesure, teste, échoue, puis revient. Le geste n'est plus une trace, il devient une hypothèse. Un point d'interrogation posé dans l'espace.

Et en ces temps saturés de certitudes, il faut reconnaître que les interrogations tiennent mieux que les slogans. Le geste, parfois, éclaire davantage que la théorie.



Image de la collection HFW3___fbx_databending - Sabato Visconti

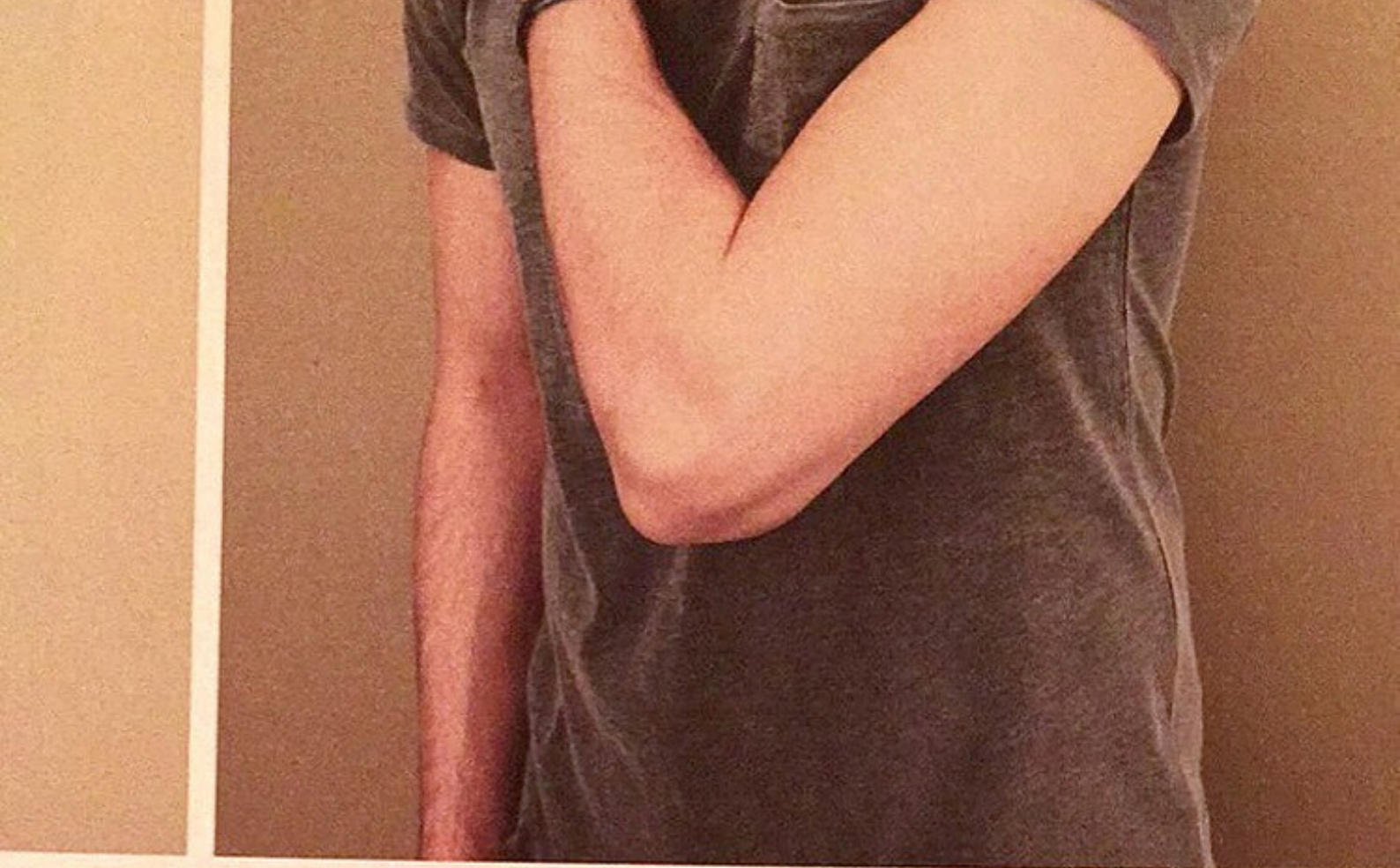


Image de la collection < face swamp > - Sabato Visconti



Image de la collection Images Adrift - Sabato Visconti

Le troisième geste

“Je panse”

L'art peut également être un projecteur braqué sur le monde et ses zones d'ombre. Un microscope qui va analyser les travers du genre humain, ou les dérives de nos sociétés.

Prenez Tehching Hsieh. Son travail, en particulier “Time Clock Piece”, ne produit pas une œuvre au sens habituel, mais un dispositif. Il se met lui-même en œuvre, régit ses jours par des contraintes strictes : un an enfermé dans une cage, horodatant chaque heure avec une pointeuse, qui le forçait à prendre un autoportrait de lui toutes les heures. Durant cette année d'isolement, il n'a pu dormir que 94 heures prenant 8666 photo (sur un total possible de 8760) démontrant l'aliénation d'un travail vide de sens et précisant que son travail ici ne représentait pas une journée de travail de 9h à 17h, mais bien un travail 24h sur 24h, 7 jours sur 7.

Le geste n'est pas ponctuel, il est une durée. Il ne vise pas la beauté, il vise l'attention en continu. En cela, il interroge l'art comme vie, la vie comme art. La forme, photo, film, documentation, est secondaire. Le geste est une méthode d'exploration du temps, de l'existence, de l'exposition.

Dans un registre différent mais voisin, Taryn Simon, avec sa série The Innocents, photographie les condamnés à tort dans les lieux qui ont ruiné leur vie. Le geste ici est double : photographier ce qu'on a jugé, puis rejeter. Le geste devient une enquête visuelle sur l'erreur, sur le système, sur la responsabilité. Il ne s'agit pas d'une image décorative, mais d'un relevé critique. La forme se fait témoin. Le geste est une méthode pour faire éclater une vérité.



Tehching Hsieh pendant sa performance - auteur inconnu



CHARLES IRVIN FAIN Scene of the crime, the Snake River, Melba, Idaho. Served 18 years of a death sentence for kidnapping, rape, and murder.

Charles Irvin Fain - Taryn Simon

Dans *Stranger Fruit*, Jon Henry transforme le geste photographique en acte militant. Chaque image évoque la Pietà, montrant une mère portant son fils devenu corps, pas encore mort, mais potentiellement voué à l'être. Ces femmes n'ont pas encore perdu leurs enfants, et pourtant leur posture dit l'inverse : elles portent un poids que la réalité n'a pas encore confirmé mais que l'histoire répète inlassablement. Le geste du photographe ne cherche pas la reconstitution, il matérialise la peur, la possibilité du drame, cette tragédie suspendue qui hante les communautés afro-américaines.

Dans un pays où les smartphones et les caméras embarquées enregistrent les violences sans pour autant les empêcher, Henry semble dire dans un cri désespéré "Regardez ce qui pourrait arriver, avant que cela n'arrive encore".

Enfin, les nombreux collectifs d'artistes qui ont travaillé pendant les confinements Covid-19 montrent que le geste collaboratif n'est plus seulement forme, mais réseau, flux, connexion. Les artistes confinés ont transformé leurs quarantaines en œuvre réactive. Le geste-crédation s'est écoulé dans le temps de l'isolement partagé : danser sans contact, performer en ligne, collaborer à distance.

Peut-être que ces gestes, dispersés dans des chambres vides, sur des trottoirs marqués par la violence ou derrière les fenêtres closes d'un confinement mondial, ont en commun quelque chose de plus essentiel encore : ils sauvent. Non pas au sens héroïque du terme, mais dans cette manière discrète de maintenir un fil, une respiration, une présence. Créer devient alors une manière de rester debout, de tenir face à l'absurde, de faire exister une vérité que rien ne veut porter. Le geste qui sauve ne répare pas, il accompagne. Il ouvre juste assez de lumière pour traverser l'obscurité.

Et peut-être faut-il accepter qu'entre se dire, se comprendre et se protéger, l'art ne choisit jamais vraiment : il avance, simplement, avec nous.



« Untitled #5 » - Jon Henry



« Untitled #19 » - Jon Henry

«Je crée»

Ce qui reste du geste

Il y a quelque chose de troublant dans cette manière qu'ont nos gestes de précéder nos intentions. Avant l'image, avant la forme, avant même la pensée, il y a ce mouvement initial, hésitant ou déterminé, qui cherche sa place dans le monde. Certains tracent une présence, d'autres interrogent une faille, d'autres encore tentent simplement de ne pas sombrer.

À regarder ces pratiques si différentes, on réalise que le geste créatif n'obéit à aucune logique unique. Il ne sert pas un but, il n'obéit pas à un rôle. Il peut affirmer une existence, ouvrir une enquête, maintenir une vie. Ce sont des gestes qui s'ignorent parfois, qui ne se ressemblent pas, qui ne s'accordent sur rien d'autre que cette intuition fragile : faire quelque chose vaut mieux que ne rien faire.

Peut-être que la création ne transforme pas le monde, ou seulement par fragments. Peut-être qu'elle ne guérit rien, qu'elle ne résout rien, qu'elle ne console que partiellement. Mais elle laisse des traces, des questions, des passages. Elle produit du lien là où tout se défait, de l'attention là où tout s'accélère, une brèche là où tout se ferme.

Et c'est peut-être là, dans cet espace étroit entre ce que l'on fait et ce que l'on comprend, que l'art trouve sa nécessité. Non pas dans le résultat, mais dans l'élan. Non dans les images, mais dans les gestes qui les précèdent. Dans ce moment où l'on choisit, malgré tout, de faire un signe au monde.

Un signe qui dit, sans certitude et sans emphase :

« Je suis là, j'y pense, j'avance. »



La murale de Banksy, sur un mur de la Cour royale de justice à Londres - Simon Gardner

Bibliographie

Pour aller plus loin

Forensic Architecture. (S.D). « Site officiel », Forensic Architecture. :
<https://forensic-architecture.org/>

Jon Henry. (S.D). « Stranger Fruit », LensCulture. :
<https://www.lensculture.com/articles/jon-henry-stranger-fruit>

Simon Taryn. (S.D). « The Innocents », Simon Taryn site officiel. :
<https://tarynsimon.com/works/innocents/#1>

Vivian L. Huang. (28 Avr. 2023). « The Rigour of Tehching Hsieh's One Year Performance », Frieze. :
<https://www.frieze.com/article/tehching-hsieh-durational-performance-235>

25 est un journal qui se veut collaboratif, et nous serions ravis de recevoir vos contributions.

Si vous avez un texte ou une réaction à partager, envoyez-nous simplement un fichier et vos sources (.txt, .odt, .doc, .docx, etc.) ou juste un mail, à notre adresse.

N'oubliez pas de nous indiquer votre nom ou le pseudonyme sous lequel vous aimeriez être publié.

Nous sommes toujours ravis de lire vos retours, votre avis nous aide à nous améliorer continuellement !

Merci de faire partie de notre communauté !



Rédaction : Cédric Georgel
Relecture : Hana
Relecture : Marie Lefebvre

contact@25magazine.fr